

# Présences vocales subversives dans la nouvelle *Le Cireur* de Salah Garmadi

**Hager Hila**

DANS **REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE** 2008/3 n° 327 , PAGES 379 À 386

ÉDITIONS **KLINCKSIECK**

ISSN 0035-1466

ISBN 9782252036594

DOI 10.3917/rhc.327.0379

Date de mise en ligne : 30/01/2009

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2008-3-page-379?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Klincksieck.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## Présences vocales subversives dans la nouvelle *Le Cireur* de Salah Garmadi

---

L'écriture vocale de Salah Garmadi<sup>1</sup> naît des moules formels du parler populaire tunisien. Elle est fortement marquée par les traits de l'oralité. Sa voix propre résonne sur la page, tantôt subversive, tantôt coléreuse ou apaisée.

La constitution de présences vocales est fortement élaborée dans la nouvelle *Le Cireur*, à partir du déploiement antithétique entre le registre de langue populaire et le registre de langue soutenue, entre le parler populaire franco-tunisois et le français châtié.

Dans *Le Cireur*<sup>2</sup>, Garmadi accorde une importance accrue à la dimension vocale de la langue pour mettre en contradiction deux communautés énonciatives antithétiques. Trois voix, trois personnages constituent la scène scripturale, vocale et gestuelle, formant un triangle dialogique et représentant deux classes sociales, celle des dominants, représentée par « l'homme-à-l'auto » et celle des dominés dont le cireur et le gardien du parc sont les représentants.

Nous tenterons, en premier lieu, de relever à partir des bris de voix, des éclats de voix, la subversion du dire des trois interactants, puis, en second lieu, nous montrerons que ces voix sont sujettes aux tensions contradictoires qui font de l'espace énonciatif un lieu de lutte entre les forces antagonistes. Garmadi crée un espace sonore où se déploie l'expression de deux idéologies différentes qui se heurtent, se brutalisent et adhèrent, par la suite, à une sorte de contrat social et polyphonique.

1. Salah Garmadi est né à Tunis en 1933, il est mort le 16 mars 1982. Sa mort marque à jamais les intellectuels tunisiens. Il a été le premier à traduire *Les Cours Fondamentaux* de Saussure. Il a aussi traduit de nombreux romans maghrébins d'expression française. Il a été l'auteur de deux recueils de poésie : *Avec ou Sans* (1970 et 1982) et *Nos Ancêtres les bédouins* (1975) et d'un recueil de nouvelles *Le Frigidaire* (1986). Il a aussi publié avec son ami le Professeur Tawfik Bacchar une anthologie de textes et de poèmes en français *Écrivains de Tunisie*, en 1981.
2. *Le Cireur*, seconde nouvelle du recueil de Garmadi intitulé *Le Frigidaire* et publié à titre posthume en 1986, Tunis, Éditions Alif. C'est à cette édition que renverront les références in-texte.

## La subversion du dire

Tout se joue dans cette oscillation entre trois voix s'exprimant à partir d'une sémantique intentionnelle. Le déploiement des voix dans cet espace textuel et sonore est un acte d'être et un désir du devenir qui finit par s'inscrire, en boucle, dans une sorte de connivence entre l'automobiliste et le gardien du parc.

La voix insuffle au texte une dynamique nouvelle, une intonation nouvelle dans un mélange du langage vulgaire et du langage soutenu. Quelle est la stratégie scripturale qui entraîne cette parole-écriture subversive ?

Il est certain que la graphie tend vers sa propre dégradation au profit de la phonie dans cette scène textuelle. Sur la page, s'échangent des répliques entre l'automobiliste, acteur toujours présent, et ses protagonistes : le gardien et le cireur.

Semblable à la « chair vive », la parole vive laisse la trace d'un parler populaire tunisien, né d'une déformation de l'écriture. Sous la plume de Garmadi, les mots se révoltent pour s'imposer à la fin de la nouvelle. En effet, le terme « arrière » (p. 25) employé par le gardien du parc à la place du terme correct « arrière » est un premier indice de cette présence vocale populaire qui s'impose dans le filigrane du texte de Garmadi. Il s'agit d'une déformation sémantique et lexicale voulue, par référence à la langue franco-arabe des Tunisiens, elle dénote une faiblesse syntaxique mais elle gagne en oralité.

Cet emploi découle d'une initiation à la langue orale dans le cadre d'une politique de la polyphonie. Que ce terme « arrière » soit employé à l'incipit et à la clause de la nouvelle, cela signifie que l'espace sociologique s'ancre dans l'écriture subversive pour une remise en question du langage traditionnel. Le gardien a appris cette déformation de bouche à oreille, lancée comme un mot-code employé par les autres gardiens de parking analphabètes. Le terme « arrière », véritable mot-son, s'impose à partir de « la subversion du dire », avec un entêtement obstiné, dû à une habitude langagière populaire.

En outre, l'automobiliste représente un système de valeurs sociales et politiques dominées par le sens de la hiérarchie. Il se cache sous un arsenal institutionnel pour éviter les conflits directs avec les « dominés ». Il devient « l'homme-à-l'auto », mot composé qui met en valeur la notion de possession. Ce terme sera repris repris par l'expression : « le propriétaire de la voiture » (p. 26), l'inscrivant dans le sens d'une relation de domination par rapport au gardien et au cireur.

« L'homme-à-l'auto » est un homme cultivé qui défend vivement la langue française. Il reproche au gardien la déformation du terme « arrière », non sans une touche d'ironie subversive, tout en le tutoyant :

Tu pourrais dire « arrière » ! *comme tout le monde, quand tu nous donnes des ordres et non pas « arrière » !* » (p. 25)

Cette réplique marque aussi un mépris prononcé contre le gardien que l'automobiliste considère comme appartenant « à cette racaille de pseudo-gardiens qui non contents de donner des directives aux propriétaires de voitures, osent le faire de surcroît dans un lamentable sabir franco-arabe » (p. 25).

Mécontent de recevoir des ordres d'un inférieur, l'homme-à-l'auto se révolte en affirmant sa supériorité sociale et culturelle au gardien qui finit par se soumettre aux ordres de son supérieur en prononçant correctement « arrière » et en vouvoyant son interlocuteur. Vainqueur, l'automobiliste le quitte et se laisse aller à « ses besoins intellectuels » (p. 28) : après « l'apéro » (p. 28), il irait prendre un repas « à la française » puis lirait ses journaux français : *France-soir*, « *Paris-jour* » (p. 28), *Le Monde*, *L'express*, ou *Le Canard Enchaîné*, content d'avoir imposé un savoir linguistique à ce misérable gardien de voitures.

### La subversion du faire

Remarquant des traces de boue sur ses chaussures noires, le propriétaire de l'auto, homme raffiné et élégant, se dirige vers le cireur, pose son pied sur la boîte, sans parole. Même le silence est porteur de violence et de rébellion. Le silence est une manière de ne pas s'abaisser au niveau du cireur et de marquer son mépris. Mécontent de recourir aux services de cet homme qui le maltraite, se sentant humilié, le cireur réagit violemment :

- Il fourre dans la bouche de l'automobiliste un morceau de cuir, l'empêchant ainsi de crier.
- Il lui enfonce les moustaches dans les narines.
- Il lui cire la joue gauche puis il le gifle.
- Il lève sa main brûlée et lui donne une seconde gifle
- Il arrache la cravate de son client et lui cire le visage.

Ces cinq actes agressifs sont accompagnés d'un dire subversif du cireur. Le cireur-rebelle s'impose par la force. Il développe par ses gestes révoltés toute une maïeutique révolutionnaire. Il devient l'agent de la subversion populaire et ébranle violemment l'autorité représentée par « l'homme-à-l'auto » en ayant recours à une violence libératrice. L'agression n'est plus uniquement langagière mais elle devient physique et elle vise la destruction de l'ordre établi et le refus de la dégradation du métier de cireur. Il cire le visage du client et renverse « l'ordre des choses de la vie ». Il trace les modalités concrètes du changement en offensant son adversaire, en le dévalorisant tout en employant les armes langagières de son adversaire.

Il s'approprie le langage du « propriétaire de la voiture » en le vouvoyant, mettant ainsi en évidence une ironie subversive et moqueuse à la fois car il aurait pu le tutoyer. Il lui donne une leçon de morale religieuse tout en essayant de s'exprimer de manière apparemment raisonnable, faisant ainsi preuve d'une agressivité intentionnelle qui repose sur le renversement de situation.

En outre, le cireur adopte le système de son ennemi avec une intention manipulatrice reposant sur une parole armée. L'espace du texte se transforme ainsi en espace de la justice. Le dominé devient dominant. Tout en employant un langage religieux et en reliant ses répliques par une anecdote reliée au châtement de Dieu qu'il explique comme le résultat de la méchanceté humaine, le cireur devient maître de la situation, il s'adresse en ces termes à l'automobiliste :

Les gens, M'sieur, c'est fou ce qu'ils sont  
devenus méchants à force d'égarement. Vous  
avez vu qu'il n'a pas plu depuis longtemps ?  
Eh bien ! Toute cette sécheresse c'est Dieu qui  
nous punit à cause de la méchanceté de tous ces  
égérés. Hé oui !

L'emploi des interjections, des points d'exclamation, de la fausse interrogation et de l'ellipse mettent sur la page une dynamique orale subjective. Garmadi crée l'espace sonore d'une situation conflictuelle. La polyphonie est une énergie dynamique qui s'inscrit dans cette nouvelle dans un contexte belliqueux où les voix sont en lutte, le déséquilibre s'installe lorsque le propriétaire à l'auto n'arrive plus à prononcer un mot.

Le cireur est un « opprimé révolté » qui refuse d'être toujours considéré comme un inférieur. En se révoltant, il parvient à un renversement des rôles souligné par l'agression physique et verbale. Il rappelle par exemple à un automobiliste athée qui fréquente les bars et qui vient de prendre « l'apéro » les principes religieux, comme si les coups qu'ils lui infligent étaient une punition divine.

Le crescendo violent de la voix vociférante et polie, ironique et cruelle du cireur retentit, violemment. En imposant le silence à son ennemi, la supériorité du cireur devient indiscutable à partir des instances locutrices injurieuses, agressives et ironiques. Au silence-mépris du bourgeois, le cireur répond par le silence-torture. Il retourne l'arme contre son adversaire et la plus terrible des armes est celle de la voix humaine qui résonne dans la scène textuelle refusant l'échange. La voix du cireur est enragée, haineuse, il lance ses joutes oratoires avec une frénésie et une moquerie cinglante. Le vouvoiement se conjugue à l'emploi de l'impératif pour marquer une politesse feinte :

Donnez-moi la gauche maintenant...  
Regardez, vous voyez cette brûlure...  
Pardonnez-moi si je vous parle de choses pareilles...  
Donnez-moi la droite de nouveau...  
Regardez comment je vous les ai fait briller. (p. 31-33)

À partir de ce discours injonctif, s'alliant au registre oratoire, le cireur présente des répliques dominées par la fonction impressive du langage. Les gestes du cireurs sont en contradiction totale avec ce vouvoiement poli qui n'est qu'une manière de se moquer et de se venger de son ennemi. L'ironie devient cinglante, rageuse et haineuse à la fois. Toutes les formules de politesse sont pensées par leur négation : l'ironie n'est-elle pas ce procédé d'écriture qui permet de dire le contraire de ce que nous pensons ?

Cette politesse feinte s'accompagne d'une agression physique de plus en plus violente, faisant de l'homme-à-l'auto un pantin entre les mains du cireur qui, ivre de rage, de vengeance et de haine, l'empêche de parler, le gifle de nombreuses fois et lui cire le visage.

Par voie de conséquences, les gestes et les actes du cireur sont l'expression d'une torture morale et physique. Il l'a subie par le passé et voudrait à son tour la faire subir pour venger sa classe sociale aliénée et soumise aux désirs des maîtres. La voix du cireur est celle de la souffrance humaine qui

a trop enduré l'inégalité sociale et qui crie vengeance. Tous les coups sont permis pour dire sa rage et pour humilier son ennemi.

Soudainement, la rivalité entre les deux hommes devient plus physique que linguistique, le cireur supprime la voix de son ennemi et il lui donne une leçon dans le cadre d'une rivalité sociale, mentale et humaine. Le texte maghrébin semble être une lutte perpétuelle, il rend compte de la révolte de l'esclave à partir de ses accents aversifs accompagnés de gestes agressifs et violents exprimant la rébellion d'un homme qui a trop supporté le mépris, l'humiliation et le silence des clients.

Le renversement des valeurs est nettement significatif, le haut et le bas sont renversés. D'habitude, on cire les chaussures et non le visage, le discours est celui du maître non celui de l'esclave, le dominant agresse physiquement le dominé et non le contraire, deux intentionnalités antinomiques se heurtent.

Sous la plume de l'écrivain tunisien, le discours de l'esclave remplace celui du maître. En cirant le visage de l'homme-à-l'auto, le cireur, encouragé par les passants, salit le visage de son maître, pour dire la subversion d'une pensée libertaire. En ce sens, l'impunité du cireur rebelle signifie que l'ordre social est bafoué. L'homme du peuple devient maître de la situation et humilie son adversaire en empruntant son code langagier pour lui administrer une belle leçon de morale.

## La victoire de la voix populaire

Ce n'est qu'après avoir subi l'agression physique que le narrateur-personnage s'interroge et exprime son étonnement face au renversement de la situation. Il creuse les questions fondamentales :

Comment expliquer que les choses se soient renversées au point que les cireurs se mettent à cirer le visage de leurs clients et non point leurs chaussures ? Et pourquoi diable les promeneurs continuaient-ils à passer tranquillement sans lui prêter la moindre attention ? Pourquoi donc n'intervenaient-ils pas pour l'arracher à cette terrible épreuve et pour punir ce démon en rébellion contre l'ordre établi ? Seraient-ils tous devenus brusquement fous pour ne plus comprendre que les cireurs ont pour devoir de respecter leurs clients ? Ou bien alors serait-ce lui qui aurait perdu la raison et qui vivrait dans un pays aux lois étranges ? (p. 31)

Cet enchaînement de phrases interrogatives reflète le discours du maître qui se trouve perturbé par le renversement de la situation. Ces cinq fausses questions animent le discours indirect libre. Les voix de l'auteur et du personnage s'enchevêtrent, créant une sorte de discours polyphonique. L'emploi du conditionnel présent dans les deux dernières questions traduit une faible certitude, un doute qui s'empare de l'homme-à-l'auto ou l'homme-à-loto, le jeu de mot reposant sur l'homophonie et l'allitération en « L », mettant ainsi en évidence le fait que la vie est probablement un jeu de hasard dont on peut sortir gagnant ou perdant.

De ce discours indirect libre, se dégage une voix émotionnelle, celle du personnage sans nom et narrateur à la fois, accompagnée de pleurs, de

gémissements, transformant ainsi l'espace discursif en un lieu dramatique où s'opposent les jeux d'ombres et de lumières, les sons et les silences, la politesse et l'agressivité, la force et la soumission, la raison et la folie. Toutes ces antithèses expriment l'absurdité du monde dans lequel s'échangent les voix de l'intellectuel et des analphabètes.

La parole garmadienne est une construction mouvante. C'est grâce aux questions oratoires que la pensée dominante définit son parcours vers un certain éveil de l'esprit à travers la progression textuelle. L'automobiliste s'étonne de constater la révolte du cireur, qui se met à employer non sans ironie un français châtié, tout en agressant physiquement et verbalement son ennemi. Ce renversement de la situation le choque, puis l'incite à réfléchir sur les causes de la passivité des passants et aussi celle du représentant de l'ordre public (l'agent de police).

Il finit par s'interroger et par supposer que ce geste ne peut qu'être révélateur de la déraison, de la folie des passants, mais cette possibilité lui semble insuffisante. Alors il doute de la folie du cireur. Il refuse de reconnaître que la révolte de ce pauvre homme n'est que la réponse à une humiliation longuement subie. Le cireur devient un hors-la-loi et « le propriétaire de l'auto » se retrouve bien faible dans un monde sans loi. Ce qui faisait sa force, c'est sa voix, c'est aussi la reconnaissance de son statut social par les passants qui représentent le peuple et finalement ce sont les lois qui le protègent des agressions.

L'automobiliste parvient, en fin de compte, à se dégager des mains du cireur qui lui salit méchamment le visage et il remonte dans sa voiture, non sans avoir embrassé avec empressement et soulagement le gardien de voitures qui vient de dire :

*Arrière ! Arrière ! Stop !  
Braquez un peu en arrière !  
Voilà ! Allumez les feux ! (p. 34)*

La reprise finale de l'expression « arrière » signifie la victoire de la voix populaire, tunisienne et méditerranéenne, une voix qui s'impose avec la déformation de la langue française à partir du terme sciemment repris par le gardien du parking.

L'acceptation du néologisme « arrière » signifie la destruction des bases fondamentales de la langue française au profit d'une langue populaire qui se déploie dans une sorte d'intercompréhension, de complicité entre les Tunisiens qui déforment la langue et qui finissent par s'entendre sur un code d'échange verbal. La voix s'intègre dans une relation interactive qui suppose des échanges sociaux.

Les personnages qui évoluent dans la nouvelle *Le Cireur* sont rejetés dans l'anonymat. Ce sont des fonctionnaires de l'État, leurs voix représentent un statut social : un cireur et un gardien alors que le propriétaire de la voiture représente un statut matériel et non social. Il représente un pouvoir et non un devoir.

Toute la nouvelle met en évidence une parole subversive qui parvient à s'imposer grâce à toute une stratégie discursive. Le terme franco-tunisien « arrière » finit par être reconnu comme étant la voix de la marginalisation sociale. De surcroît, ce mot résonne à travers un vécu socio-culturel qui

donne une dynamique novatrice aux termes populaires. Garmadi offre une force nouvelle aux mots, il illustre le dynamisme de la langue et « donne à entendre » une volonté puisée au cœur du langage. Il prouve qu'empêcher un homme de parler signifie tuer sa voix : alors le malheureux devient un simple pantin entre les mains de son adversaire.

Que Garmadi ait choisi de valoriser la richesse polyphonique de deux registres de langue qui se confrontent sur la scène scripturale et phonique à travers « la guerre des mots », c'est tout simplement pour reconnaître l'existence de l'impact du socio-culturel sur la langue à travers les silences infligés et les échanges acceptés entre les personnages. Garmadi a mis sur scène la malléabilité du texte à travers le clivage entre deux voix distinctes : la voix dominante : celle de l'homme-à-l'auto et la voix dominée, celle du gardien, permettant ainsi au texte de s'ancrer dans cette situation conflictuelle : conflit entre les corps, conflit entre les voix et conflit entre les classes sociales, enfin conflit qui prend fin avec la situation finale de l'équilibre social apparent.

Dans cette nouvelle, la présence vocale est une présence vitale puisque la voix est voie vers la liberté humaine. La voix populaire en sort triomphante, mais ce triomphe ne peut que plaire au propriétaire de la voiture qui se rend compte de la nécessité des différences langagières entre les riches et les pauvres, les analphabètes et les hommes cultivés.

À la fin de la nouvelle, le gardien a redit le néologisme franco-tunisien « arrière », malgré un siècle de colonisation. Ainsi, le gardien devient le représentant de la langue du peuple tunisien, il fait un mélange subtil de deux langues qu'il lance, à chaque fois comme une bouteille dans la mer Méditerranée, réunissant les deux rives par un mot formé d'une alliance de syllabes, une alliance de sons et une alliance emblème d'une solidarité entre les cultures. Pour illustrer le prestige de la voix du peuple, écoutons Michelet :

Moi, pauvre rêveur solitaire, que pouvais-je donner à ce grand peuple muet !

Ce que j'avais, *une voix*... Que ce soit leur première entrée dans la Cité du droit, dont ils sont exclus jusqu'ici.

J'ai fait parler dans ce livre ceux qui n'en sont pas même à savoir s'ils ont un droit au monde. Tous ceux-là qui gémissent ou souffrent en silence, tout ce qui aspire et monte à la vie, c'est mon peuple... C'est le Peuple.

– Qu'ils viennent tous avec moi.<sup>3</sup>

Salah Garmadi a donné au cireur et au gardien une voix commune, celle des hommes révoltés. Il a aussi ajouté au cireur une force physique et une force morale surhumaines en mettant en scène son propre bilinguisme et sa propre double personnalité puisqu'il a été l'enfant du peuple né dans la rue Essouahel près du quartier populaire d'El Halfaouine mais aussi il a été l'universitaire tunisien ayant vécu puis poursuivi ses études en France et marié à une Française. Salah Garmadi n'a jamais de son vivant renié son peuple, c'est

3. Jules Michelet, *Le Peuple*, Deuxième partie, chapitre IX, 1846, rééd. Grands Écrivains, 1987, p. 186.

pour cette raison qu'il a intitulé cette nouvelle *Le Cireur* et non *L'homme-à-l'auto*, pour cette raison aussi qu'il a fait du cireur le personnage principal.

Dans cette nouvelle, il a fait parler et crier les opprimés, les individus soumis à une autorité, humiliés et haïs, ceux qui ignorent leurs droits les plus élémentaires, les hommes du peuple qu'il a fréquentés à Tunis ou à Sidi Bou Saïd, ceux qui lui ont ciré ses chaussures noires ou qui l'ont aidé à garer sa vieille skoda verte, en criant : « Arrière ».

Garmadi s'engage dans la voie de l'authentique liberté, du combat pour sa première langue, celle de son peuple qui naît du palimpseste de sa mémoire d'enfant tunisois et aussi du combat pour sa seconde langue : celle d'un adulte ayant bénéficié de la langue et de la culture française.

Le discours du cireur est celui de Garmadi qui dénonce l'humiliation et la soumission sous toutes leurs formes, avec une ironie et une dérision qu'il a héritées du cadre familial. Il a forgé à partir de ses multiples références socio-culturelles un style subversif riche en sons et en silences, capable de décrire la réalité de son pays.

Salah Garmadi a su nous communiquer sa pensée subversive, son souffle tunisois et sa sincérité émouvante, il a été fidèle à l'arabe dialectal par les expressions traduites en français et aussi fidèle à la langue française châtiée comme il le reconnaît dans un débat sur le bilinguisme, au mois de décembre 1971, dans la revue *Alif* :

Je l'avoue c'est par l'intermédiaire de la langue française  
que je me sens le plus libéré du poids de la tradition ;  
c'est là que le poids de la tradition  
étant moins lourd, je me sens plus léger.<sup>4</sup>

Il se peut qu'il s'agisse d'une « émouvante légèreté de l'être » mais aussi et certainement d'une légèreté de la voix conçue comme une présence qui dépasse l'absence de la mort, une de ces voix chères, aussi vive que la chair du texte, tunisienne de tonalité et française d'intonation.

Une voix lointaine et qui ne cesse de retentir pour refuser le silence imposé par « ce morceau de cuir fourré dans la bouche de l'homme-à-l'auto » qui signifie la mort de la parole.

Salah Garmadi ne pouvait accepter une fin aussi triste, c'est pour cette raison qu'il a libéré la voix du personnage principal afin qu'elle accède à ce souffle libérateur de la pensée et que se rétablisse une situation d'équilibre dans le déséquilibre :

Voilà qu'enfin chacun a repris sa place !<sup>5</sup>

Hager HILA  
*Institut supérieur des études appliquées de Tozeur*

4. Cité par Jean Déjeux, *Littérature maghrébine de langue française*, Ottawa, Éditions Naaman, 1973, p. 73.

5. Salah Garmadi, *Le Frigidaire*, éd. cit., p. 34.